

Le piano est un héritage de mon grand-père. Mon grand-père habitait tout là-haut sur une colline. Il a recueilli des gens pendant la guerre et après la guerre, des gens malheureux à qui il proposait pendant quelque temps le calme et la sécurité de la maison sur la colline. Les gens qu'il accueillait transpiraient le malheur alors pour adoucir leur peine, il leur jouait du piano. Pendant des années, mon grand-père a ouvert les portes de sa maison aux malheureux qu'il cachait et dont il adoucissait la peine avec son piano. Je garde une profonde nostalgie de mon grand-père bien que je fusse très jeune quand il est mort et j'ai des images plein la tête de mon grand-père qui joue au piano ou qui me raconte comment il jouait au piano à tous ces gens qu'il recueillait. Mon grand-père qui était Niçois et qui avait toujours vécu à Nice me racontait souvent depuis la terrasse de sa maison sur la colline combien ça avait été important pour lui de cacher des gens et tout en racontant, des larmes coulaient sur ses joues. Il faut se battre contre le malheur, me disait-il, il ne faut jamais reculer, il faut le regarder dans les yeux. Mon grand-père employait toujours des mots simples, et

ces mots simples je les comprenais parce qu'ils étaient simples mais surtout parce qu'il les disait avec des larmes dans les yeux. Il m'apprit aussi à jouer simplement du piano. Il m'apprit à poser mes doigts sur le piano comme il le fit pour mon père avec l'idée que peut-être nous aurions à nous en servir aussi pour atténuer le malheur des gens. Avec ses mots simples, ses mélodies simples et ses larmes sincères, mon grand-père a gravé mon âme de son empreinte. J'ai une nostalgie profonde de mon grand-père qui jouait au piano pour adoucir le malheur. Il n'avait aucun talent particulier pour le piano mais il avait du génie pour adoucir le malheur des gens. Comment la simplicité bienfaitrice de mon grand-père avait-elle accouché du simplet abject qu'était mon père ? Et comment la simplicité abjecte de mon père a-t-elle accouché de ma complexité absurde ? Mon père n'a jamais caché personne et je n'ai jamais caché que moi-même. Nous avons bafoué chacun à notre manière l'héritage de mon grand-père. En cela, nous étions à égalité parfaite. Mon père ne s'est servi du piano que pour allonger des Niçoises de l'air, mon talent pianistique n'a jamais servi qu'à moi et nous étions au final deux imbéciles en regard de l'humanité de mon grand-père qui avait toute sa vie dispensé généreusement ses arpèges simples et maladroits aux malheureux. J'ai longtemps cru à cause de mon grand-père que Nice pouvait échapper à l'abjection et il faut bien dire qu'à Nice, ici et là, des gens comme mon grand-père échappent à l'abjection. Je me demande toujours de quoi sont faits ces gens qui sont nés à Nice, qui ont vécu toute

leur vie à Nice et qui ont, malgré cela, échappé à toute forme d'abjection et qui sont sortis de cette affaire d'abjection parfaitement intacts et immaculés. Ma mère était une de ces malheureuses que mon grand-père a cachée dans sa maison sur la colline. C'est là qu'elle a rencontré mon père. Elle était alors encore intacte et immaculée mais mon père a fait le nécessaire. Elle qui était intacte et immaculée a rencontré mon père dans la maison sur la colline et quelques années plus tard, elle était déjà maculée des pieds jusqu'à la tête. Mon père a projeté son abjection partout autour de lui et on a tous été aspergés. Mon père a craché son abjection sur la robe de mariée de ma mère puis il l'a crachée aussi sur mon nez. C'est le malheur avec les personnes abjectes, il en suffit d'une pour tout barbouiller. Mon père a mis son abjection dans le ventilateur et son abjection a volé partout autour de lui jusqu'à la robe de mariée de ma mère et jusqu'à mon nez. Seul mon grand-père a échappé à tout cela et son souvenir reste intact et immaculé parce que mon grand-père s'est éteint juste à temps. C'est d'un rien qu'il a évité les projections de mon père. Ça s'est joué à deux ou trois semaines. On a enterré dignement mon grand-père et son souvenir est resté intact. Après mon père a dégénéré. Il a attendu deux ou trois semaines et il a dégénéré. Pendant deux ou trois semaines, il s'est tenu tranquille dans son fauteuil, il a été calme et silencieux l'espace de deux ou trois semaines et ensuite il a dégénéré littéralement. Vu de l'extérieur, il paraissait calme mais en réalité, il préparait sa dégénérescence à l'intérieur. Après être resté deux ou trois semaines parfaitement

calme dans son fauteuil, il s'est levé, il a vendu la maison de mon grand-père au meilleur prix et il a vendu tout ce qu'il y avait dans la maison excepté le piano. Il a tout liquidé à part le piano et il a empoché tout l'argent qu'il pouvait et ensuite tout s'est enchaîné. Avec cet argent, il a dégénéré. Il est devenu un dégénéré avec de l'argent. Avec la dégénérescence de mon père, ma mère a dépéri et moi je me suis retrouvé seul avec mon grand-père, c'est-à-dire avec le piano.

Le piano, c'était simple pour moi. J'ai mis mes doigts sur le clavier et j'ai joué du piano. J'ai posé un doigt puis deux sur les touches et c'était comme si j'avais toujours joué. Très rapidement, je me suis servi de mes oreilles et de mes doigts et j'ai retrouvé les notes des morceaux que jouait mon grand-père. Je passais beaucoup de temps sur le piano de mon grand-père à jouer, d'abord les morceaux de mon grand-père, puis Bach, puis Chopin, puis Schubert. Ma mère m'imposait la sourdine. Le temps que j'ai passé à jouer en sourdine du Bach, du Chopin et du Schubert n'était pas raisonnable. Il est parfaitement déraisonnable et dangereux de laisser un enfant avec un piano jouer en sourdine sept, huit heures d'affilée du Bach, du Chopin et du Schubert. Mais mon père dégénérait et ma mère dépérisait alors je pouvais jouer autant que je le voulais et avec la sourdine, on n'entendait pas grand-chose. Je jouais avec la sourdine parce que ma mère ne supportait plus d'entendre jouer la moindre note. Jouer avec la sourdine c'est un peu comme ne pas jouer; en appuyant sur la pédale de la sourdine, une feutrine tombe sur les cordes

de sorte qu'au lieu de taper sur les cordes, les marteaux tapent sur la feutrine et finalement on n'a pas joué. Je pouvais passer des journées entières comme ça, assis au piano le pied sur la sourdine à jouer sans jouer du Bach, du Chopin et du Schubert. En m'imposant la sourdine, ma mère se protégeait du piano et en jouant du piano je me protégeais à la fois du dépérissement de ma mère et de la dégénérescence de mon père. En jouant du piano avec la sourdine pour échapper à ma mère et à mon père, j'ai fait le contraire de ce que m'avait appris mon grand-père, c'est-à-dire que je n'ai pas joué pour les autres mais contre les autres. Sans m'en rendre compte, j'avais récupéré l'idée de mon grand-père – jouer du piano pour les autres – et je l'avais inversée – jouer du piano pour soi, pour se refermer sur soi, pour échapper aux autres, en l'occurrence à ma mère et à mon père. En pensant prolonger l'héritage de mon grand-père, en mettant tout mon cœur et toute mon énergie à faire comme mon grand-père, j'avais fait en réalité le contraire de ce qu'avait fait mon grand-père. Dès mon plus jeune âge, j'ai fait le contraire de ce qu'il fallait faire et de ce que je voulais faire. C'est une constante chez moi que de mettre toute mon énergie à faire le contraire de ce qu'il faut faire. J'ai joué du piano en sourdine pour moi seul, pour échapper à ma mère et à mon père. Et alors que j'aurais dû jouer Bach, Chopin et Schubert pour les autres comme le préconisait mon grand-père, j'ai longtemps fait le contraire et j'ai joué Bach, Chopin et Schubert pour moi seul. J'ai mis du temps à comprendre cela mais quand j'ai eu compris cela, j'ai couru m'inscrire au

conservatoire pour jouer sans la sourdine, trouver un public et honorer enfin la mémoire de mon grand-père.

Sur le moment, je crus bien faire. Je fus d'ailleurs bien accueilli au conservatoire, ils étaient ravis de compter dans leur rang un talentueux orphelin scotché à son piano. Il y avait de quoi faire une bête de scène, ouvrir un cirque et vendre des publicités. On aurait préféré un autiste, mais un orphelin ce n'était déjà pas si mal. On fit venir les journalistes, on se serra contre moi pour être sur la photo et on me livra aux meilleurs professeurs du conservatoire. On me donna une chambre avec un piano et on me mit entre les mains des meilleurs professeurs mais même les meilleurs professeurs du conservatoire de Nice étaient ce qu'on pouvait faire de pire en matière de pédagogie musicale. Après deux ou trois ans à peine, je compris que mon inscription au conservatoire de Nice avait été le résultat d'une grave erreur d'appréciation. Le conservatoire et les maîtres du conservatoire travaillèrent activement à ma dégénérescence c'est-à-dire avec application, précision et détermination comme ils le font pour tous les élèves du conservatoire et en cela ils prolongèrent parfaitement le travail de mon père et de ma mère. Bien qu'il me fallût seulement deux ou trois ans pour comprendre le désastre de mon apprentissage au conservatoire de Nice, il ne me fallut pas moins de huit ans pour m'en extraire et me réfugier dans mon vaisseau du boulevard Gambetta, à l'abri des salles d'étude et à l'abri des pianos des salles d'étude et à l'abri des commentaires des maîtres des salles d'étude. Il ne me fallut pas moins de huit ans pour

quitter le conservatoire de Nice au profit du vaisseau, pour changer les fenêtres des salles d'étude contre la fenêtre de mon bureau qui donne sur le jardin Alsace-Lorraine, pour troquer définitivement la minable interprétation à la niçoise contre la composition.